


« On oublie que si la planète peut être mesurée par les hommes, ce n'est pas l'homme qui doit lui servir de mesure. »

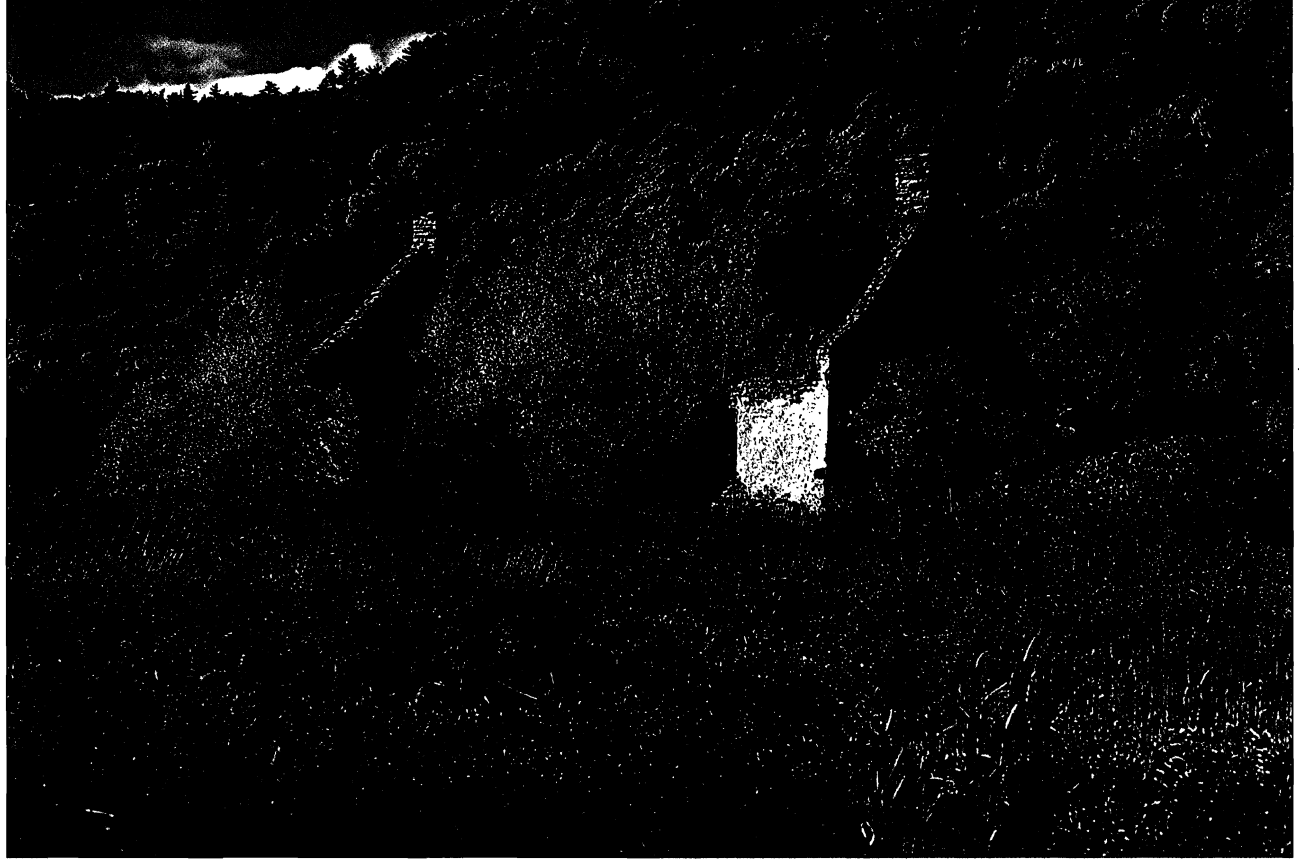
Le NATURALISME de MARIE-VICTORIN



Le fondateur du Jardin botanique de Montréal était bien sûr botaniste mais, de façon plus générale et peut-être plus juste, il fut avant tout naturaliste. Sa réflexion dépassait largement le cadre strictement végétal pour englober l'ensemble du monde vivant, toute la nature, l'humanité comprise. C'était un homme de terrain et sa conception de la nature s'est forgée au contact du sol, laurentien et cubain surtout, mais aussi africain. C'est d'ailleurs en partant de ses observations et de ses réflexions sur ces différents systèmes écologiques que l'on peut dégager sa philosophie de la nature. Homme de foi, il est certain que le frère Marie-Victorin était habité par le mystère de la vie. Bien qu'il n'ait jamais formulé sa « philosophie » de façon systématique comme a pu le faire par exemple son contemporain le père Teilhard de Chardin qui l'a beaucoup influencé, on peut la dégager en glanant ça et là dans son oeuvre, au tournant d'une description botanique ou ethnographique, les réflexions qu'il laisse tomber au fil de la plume.

Sa conception de la nature est avant tout marquée par la géologie, qui fournit l'échelle du temps, et par l'écologie, qui met en évidence l'interdépendance entre les vivants. « Par l'introduction du facteur temps dans le domaine de la pensée, la géologie, écrit-il en 1937, place la nature, l'humanité et l'histoire dans leur vraie perspective par rapport à nous ». L'être humain n'y est plus le centre du monde et, soutient-il, « on oublie que si la planète peut être mesurée par les hommes, ce n'est pas l'homme qui doit lui servir de mesure ». Pour Marie-Victorin, la nature, la vie en général, semble être un phénomène infiniment plus important, plus résistant que la civilisation humaine, dont il imagine facilement la disparition. Méditant devant les ruines d'une vieille forteresse espagnole dominant la baie de Santiago de Cuba, il écrit : « Le soleil et la pluie, n'ayant pu encore détruire la grande forteresse, l'ont maquillée de verdure et de fleurs comme pour la pacifier, pour marquer les droits d'une nature

Le frère Marie-Victorin en herborisation à Pinar del Rio, à Cuba, en 1939.
- Photo JBM



La nature reprend ses droits dans une vieille maison de Cap-Tourmente, près de Québec. - Photo Jacques Pharand

sans âge sur les entreprises de l'homme d'un jour». Il en tire cette morale : «Les ruines les plus sacrées ou les plus fameuses sont également sans défense contre les entreprises récurrentes de la vie, la vie qui est le Présent, et qui dévore le Passé».

Bien que jetant le plus souvent un regard pessimiste sur le «vain bruit que fait le monde», il est fasciné par les relations harmonieuses entre les humains et les plantes qu'il a pu observer. Ainsi, «La vie du paysan du "guajiro", écrit-il, est liée, intégrée à celle du palmier royal». «Il est peu d'aussi remarquables associations entre un homme et un arbre, si ce n'est celle, peut-être plus intime encore, qui unissait au Bouleau l'Indien de la forêt canadienne». Il n'avait d'ailleurs pas hésité à qualifier cette association de «"culture" qui était une merveille d'ingéniosité et d'adaptation».

Alors que Teilhard de Chardin, optimiste, célébrait sur un ton mystique «le phénomène humain», Marie-Victorin, du moins dans ses moments les plus sombres, n'est pas loin de réduire l'être humain à un épiphénomène ! Ce qu'il appelle de façon originale, «l'homínisation de la nature» — c'est-à-dire la transformation de la nature par l'être humain et non, comme chez Teilhard de Chardin, le passage du primate à l'*Homo sapiens* — semble parfois avoir une connotation péjorative, comme lorsqu'il décrit la flore d'un village cubain et tranche : «Tout cet ensemble est fortement artificiel et homínisé». Les dernières phrases de la magistrale «Esquisse générale de la Flore laurentienne», qui sert d'introduction à l'ouvrage, expriment à la fois une conscience tragique de la fragilité de l'humanité et une foi inébranlée en la puissance de la nature vivante. L'activité intelligente de l'être humain étant la principale source qui trouble «le balancement millénaire des éléments de la Biosphère», il note — peut-

être influencé par le marasme économique ambiant (nous sommes en 1935) — que «dans l'hypothèse de la destruction de notre civilisation et d'un retour possible à la barbarie», ces perturbations externes «cesseraient d'agir avec la disparition de l'espèce humaine. L'équilibre ancien devrait alors se rétablir, à peu de chose près. Les hordes végétales depuis longtemps tenues en échec par le labeur humain, les plantes de proie longtemps traitées en ennemies, s'avanceraient sur nos champs, monteraient à l'assaut de nos villes, et couvriraient les ruines d'épaisses frondaisons, cependant que sur les cendres de la grande maison humaine, dans un air devenu plus pur, sur une terre redevenue silencieuse, brillerait encore, libéré, sauvage et magnifique, le flambeau de la Vie!»

Bien sûr, «l'équilibre de la nature» dont parle Marie-Victorin n'est plus celui fixiste et finaliste de Linné, qui verrouille le monde dans l'immobilité depuis sa création, mais celui dynamique de la théorie transformiste et de l'écologie. Pour les deux savants cependant, toutes les choses contenues dans l'univers célèbrent à haute voix la sagesse infinie du Créateur. Car chez Marie-Victorin, disciple en cela de Teilhard de Chardin, l'évolution est dirigée et «crie le nom de Dieu». Contrairement à ce dernier, cependant, c'est la nature et non l'être humain qui est au centre de ses préoccupations.

S'il peut envisager la disparition de l'humanité, au moins dans une envolée poétique, Marie-Victorin semble prendre plus tragiquement la disparition d'une espèce végétale. Après avoir cherché plusieurs heures, et sans succès, près de la Havane, un *Magalopanax rex*, le botaniste s'écrie : «L'extinction d'une espèce n'est-elle pas une catastrophe sans remède, un appauvrissement définitif du Cosmos ?» Quelques jours plus tard, commentant la



Le Jardin botanique de Montréal possède plus d'une centaine d'espèces listées parmi les plantes rares figurant sur la liste de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN). Ici, un *Guzmania zahonii*, aux feuilles rayées, une plante rare de la famille des Broméliacées.

- Photo JBM



Grenouille léopard dévorée par un thamnophis : la cruauté des êtres vivants vient faire ombrage au rêve de la beauté idyllique de la nature.

- Photo Jean-Claude Teyssier

rareté d'un palmier endémique local, le *Hemithrinax ekmaniana*, il répète que «la perte d'une espèce est un irréparable appauvrissement de la biosphère» et se réjouit que «pour des cas comme ceux-là, les jardins botaniques sont une bénédiction et font une oeuvre essentielle en conservant et multipliant des espèces condamnées. Car l'évolution des espèces ne se répète probablement pas».

Marie-Victorin semble particulièrement attaché aux aspects les plus anciens, les plus naturels, c'est-à-dire les moins «hominisés», des associations végétales. Ce sont elles qui lui paraissent les plus propices à la spiritualité. Il aime s'imaginer «dans le cadre d'une nature vierge où tout parle d'équilibre, d'harmonie, de pérennité !» Après avoir décrit la flore rendue accessible par la construction d'une route vers l'Abitibi, entre Mont-Laurier et Senneterre, il fait le voeu que «cette magnifique région d'outre-Laurentides, maintenant devenue parc provincial (le Parc de La Vérendrye), soit conservée intacte et mise à l'abri de la convoitise des marchands de bois. Ne pourrait-on pas laisser à la génération qui nous suivra ce substantiel morceau de nature primitive, où ceux qui pensent pourront venir contempler le merveilleux agencement des équilibres naturels; où même ceux qui ne pensent pas, au contact des choses telles que Dieu les fit, pourront, inconsciemment, se retrouver».

La grande diversité naturelle de la vie — on dirait aujourd'hui la biodiversité — l'inspire alors qu'il se sent déprimé à la vue d'une végétation trop uniforme. Scrutant, toujours à Cuba, un canal creusé de main d'homme, il note : «Nulle autre forme de vie apparemment que celle du *Rhizophora mangle* [...]. Cette uniformité absolue, cette forme de vie qui se répète sans cesse, sans une dérogation, sans un repère, sans une trace d'une autre plante que l'on saluerait avec joie, — quelque banale qu'elle fut, — cette uniformité opprime, écrase !»

Chez Marie-Victorin, c'est le mystère de la nature qui doit servir de leçon aux humains. L'éducateur passe ainsi ses messages à travers ses analyses de la flore laurentienne ou cubaine. Décrivant les relations complexes qui unissent la fleur du *Pachira*

alba aux abeilles en quête de pollen, aux insectes qui scrutent le fond du calice, aux oiseaux qui se nourrissent de ces derniers, il note que «la vie serait idylliquement simple et belle si abeilles et diptères pouvaient jouir en paix de la table mise», mais «ce qu'il faut bien appeler la cruauté de la nature» vient faire ombrage. Toutefois, ajoute-t-il, «ce pillage et ces meurtres, ces mouvements désordonnés en apparence, sont néanmoins dirigés vers une fin de vie». Il rappelle souvent que «la loi de la nature est inexorable et cette loi décrète la lutte pour la vie. Et la lutte pour la vie supprime les faibles, exalte et couronne les forts.» On retrouve ici encore des échos du Linné de la «guerre de tous contre tous» qui observait lui aussi «les vivants non seulement dévorer les fleurs les plus belles, mais même par une étonnante tyrannie, se déchirer les uns les autres sans compassion».

Pour Marie-Victorin, la nature est donc «ce livre admirable et trop souvent fermé [...] où si peu d'hommes savent lire les rythmes de beauté et les paroles de vie». Car la vie, «ce grand courant vital dont nous ne savons ni d'où il est venu, ni où il va», est «une épopée naturelle dont la continuité et l'ordonnance sont évidentes». Et dans l'adversité, seul le contact intime avec la nature lui semblait pouvoir permettre aux humains de retrouver «la force de vivre, de lutter, de battre des ailes vers des idéals rajeunis». ♦

Références bibliographiques :

- LINNÉ, C., 1972. **L'équilibre de la nature**. Vrin, Paris. 171 p.
 MARIE-VICTORIN, 1935. **La flore laurentienne**, 1^{re} édition. Imprimerie de La Salle, Montréal. 917 p.
 MARIE-VICTORIN, 1942, 1944, 1956. **Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba**, Contributions de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, Montréal.
 MARIE-VICTORIN, 1996. **Science, culture et nation**. Textes choisis et présentés par Yves Gingras, Boréal, Montréal. 181 p.

Yves Gingras est professeur au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal. Auteur de plusieurs ouvrages consacrés à l'histoire des sciences, il a récemment fait paraître une anthologie des textes de combat de Marie-Victorin sous le titre Science, culture et nation.